ÉLOGE HISTORIQUE

DU

COMTE THOMAS VALPERGA DE CHEVRON,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE ROYALE D'AGRICULTURE DE TURIN,

PAR

MATTHIEU BONAFOUS.

PROVINCIA DI TORINO
BIBLIOTECA
Legato Anselmi
OA. - b
185

ÉLOGE HISTORIQUE

DU

COMTE THOMAS VALPERGA DE CHEVRON.

PROVINCIA DI TORINO
BIBLIOTECA

ÉLOGE HISTORIQUE

DU

COMTE THOMAS VALPERGA DE CHEVRON,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE ROYALE D'AGRICULTURE DE TURIN,

PAR

MATTHIEU BONAFOUS.

« *Dans le portrait d'un ami, on veut la ressemblance plus qu'on ne cherche l'habileté du pinceau* ».

Dnoz, de l'Académie française.

TURIN,

IMPRIMERIE CHIRIO ET MINA.

MDCCCXLIX.

ÉLOGE HISTORIQUE

DU

COMTE THOMAS VALPERGA DE CHEVRON,

lu à l'Académie royale d'Agriculture de Turin,
dans sa séance du premier février 1849.

Lorsque les hommes d'élite qui composent cette Académie nous sont successivement enlevés, ils laissent après eux de longs et légitimes regrets. On croirait que leur absence les rend plus présents à notre pensée, et que nous apprenons de leur perte à les estimer tout leur prix. Aussi, chaque fois que les conseils de leur expérience, les lumières de leur raison, auraient éclairé nos travaux, n'interrogeons-nous point du regard, par un mouvement involontaire, la place qu'ils oc-

cupaient au milieu de nous, et d'où leur voix, désormais éteinte, ne se fera plus entendre ? C'est ce qui nous est fréquemment arrivé, messieurs, dans maintes circonstances, où le concours sincère et empressé de notre ancien Président, le comte Thomas Valperga de Chevron, nous eut été si cher et si utile.

Déja, j'aurais dû remplir la triste et consolante mission que vous m'aviez donnée, de payer, dans cette enceinte, un tribut de justice et d'estime à la mémoire de notre bien-aimé collègue; mais j'ai été long-tems retenu par la crainte de ne pouvoir le louer d'une manière digne de lui, digne de l'Académie royale d'Agriculture.

Je n'ai osé célébrer Thomas Valperga de Chevron que lorsqu'une voix intérieure m'a dit qu'à défaut d'éloquence, mon cœur me dicterait des paroles propres à peindre celui qui brilla surtout par les qualités du cœur. Je vous dirai donc sa vie, ses travaux, ses vertus; et en ne faisant qu'un simple récit, j'aurai tracé son panégyrique. Les années qui se sont écoulées, depuis l'instant fatal qui pouvait seul le détacher de nous, n'ont pas affaibli, je le ré-

pète, nos légitimes regrets. Nos cœurs se serrent encore au souvenir de cet homme de bien.

Né à Turin le 13 février 1778, la même année où Linné fut enlevé aux sciences naturelles, et où naquit Pyrame de Candolle, le comte Thomas Valperga de Chevron, commandeur de l'Ordre équestre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, sortait d'une famille historique, dont la filiation remonte, suivant les généalogistes, au brave et malheureux Arduin, contemporain d'Humbert I, le fondateur de la maison de Savoie.

Les historiens rapportent que Arduin, marquis d'Ivrée, couronné roi d'Italie, le 15 février de l'an 1002, dut céder sa royauté éphémère à l'empereur Henri II, que les infatigables ennemis de la nationalité italienne élurent à sa place, le 14 mai de l'année 1004. Le roi découronné alla demander des consolations et une tombe à l'abbaye de Fruttuaria (*monasterium fructuarieuse*), qu'il avait fondée peu d'années avant la perte de son diadême.

Mais, diront quelques censeurs trop rigides, pourquoi exhumer de nos anciennes chroniques

une illustration dont Thomas Valperga ne tira jamais vanité, lui qui ne voyait, dans ce que d'autres prennent pour un droit au respect de leurs concitoyens, qu'une sorte de solidarité ou une obligation plus grande de le mériter. Si personne ne conteste, pourtant, que la vertu ne perd rien à décorer un nom auguste, je dirai que le comte Thomas Valperga ne fut pas moins gentilhomme par le cœur que par les aïeux. Il se fit une loi d'honorer toute sa vie le nom de ses ancêtres par l'exercice des vertus qui constituent la noblesse, telle que pourraient la définir les philosophes les plus austères, et ceux-là même qui ne pardonnent point aux hommes le hazard de leur naissance.

Son père, Gaspard Valperga de Chevron, écuyer du prince Maurice de Savoie, et sa mère, issue des comtes de Vallesa, dame de palais de la princesse Félicité, sœur de Victor-Amédée III, le créateur de votre Institut, pénétrés l'un et l'autre de cette vérité, qu'il en est des hommes comme des plantes, c'est-à-dire, que c'est à l'instant de la germination et du développement qu'elles exigent la culture la plus soignée,

ne confièrent à personne le soin de cultiver son enfance. Ils donnèrent à leur enfant ces premières empreintes, qui, transmises d'âge en âge, prennent un caractère de fixité, qui nous les fait regarder comme des qualités innées ou héréditaires. La mère du jeune Thomas Valperga de Chevron, femme tendre sans faiblesse, pieuse sans rigidité, enseigna à l'enfant à prier, à rire, à aimer; et le père, homme droit et instruit, lui inspira ces sentimens d'humanité tendre et cette aménité imperturbable, qui lui valurent le bonheur d'être toujours aimé.

Tous les deux ne développaient son esprit que pour rendre son ame meilleure, ame pure et généreuse, qui jamais ne perdit rien de sa trempe primitive ! Si j'ai quelques vertus, disait Valperga de Chevron, vers le soir de sa vie, c'est ma mère qui me les a faites. En effet la vertu ne s'enseigne pas seulement, elle s'inspire, et c'est-là surtout le talent des femmes : elles nous font aimer ce qu'elles désirent, moyen certain de nous le faire vouloir.

A peine le jeune élève touchait-il à son troisième lustre, que la mort prématurée de son

père lui fit concentrer sur sa vertueuse mère toute la tendresse dont il avait entouré l'auteur de ses jours. Le jeune et seul héritier du comte Gaspard Valperga ne quitta le giron maternel que pour entrer dans les Pages de Victor-Amédée. Juste appréciateur de ses heureuses inclinations, le sage monarque le confia à des maîtres exercés à déguiser l'enseignement des lettres latines, des langues modernes, de l'histoire, des sciences abstraites, sous des formes assez attrayantes pour ne jamais laisser naître dans la jeunesse le dégoût des études sérieuses. Ce fut donc à l'École des Pages, cette école privilégiée, où régnaient encore les traditions d'honneur et de probité du *Chevalier sans peur et sans reproche*, que le jeune rejeton de notre ancien roi d'Italie acquit cette fleur de politesse, qui est aux actions ce que la grâce est à la beauté, et ce je ne sais quoi, type de goût et de courtoisie, dont notre siècle voit s'effacer de jour en jour les traces.

Néanmoins, il faut le dire, ce n'est ni dans les camps, où le succès de ses études lui assignait un grade militaire, ni à la cour que de-

vait s'écouler la destinée du jeune page. L'atmosphère de la cour avec ses graves puérilités, avec ses plaisirs factices, sa sécheresse, ses formes compassées, allait mal à la franchise de son caractère et à la nature de ses instincts. Il fallait, à cette ame libre et disposée à l'isolement, un séjour paisible, une vie pleine et silencieuse. Ainsi, à cette époque néfaste, où le souffle électrique des révolutions passait sur nos belles contrées comme l'orage sur les fleurs et sur les moissons, Thomas Valperga, plein d'une volonté capable de résister aux appâts de cette vie oisive et vaniteuse dont sa naissance lui offrait le privilège, se retira dans l'antique château de ses pères, situé dans le Canavais, à quinze milles de sa ville natale.

Là s'ouvrit pour le jeune gentilhomme cette carrière de simplicité, de vertu, de dévouement aux intérêts de l'agriculture, qui devait remplir sa vie entière. Désormais, il consacra le fruit de ses études au progrès de l'art, qui ne recherche ni la faveur populaire, ni la faveur des grands; de l'art, qui, en rapprochant l'homme de son auteur, lui inspire la première de toutes

les religions: la reconnaissance des bienfaits, sentiment sacré qui devient le principe, le lien moral de toute société. Dans sa nouvelle carrière, Thomas Valperga crut servir plus utilement son pays que s'il eût embrassé une des sectes politiques qui divisaient en plusieurs camps le peuple des villes et des campagnes. L'esprit de parti n'était à ses yeux que l'égoisme caché sous le nom de patriotisme ou d'utilité générale: l'amour de la patrie, disait-il, est dans le sillon du laboureur.

Quand le retentissement des discordes civiles pénétrait jusques dans sa retraite, il se tournait avec espoir vers celui dont la bonté, plus grande mille fois que la toute-puissance, sait faire naître le bien du mal. Une nouvelle génération, disait Thomas Valperga, saura tirer de l'expérience du présent des leçons profitables pour l'avenir: l'avenir relève toujours les ruines du passé.

Ce vœu patriotique devait se réaliser. En attendant, Valperga de Chevron, dominé par la passion des jardins, la seule, en quelque sorte, qui croisse avec l'âge, s'entoura des écrits de Linné, de Bernard de Jussieu, de

Miller, d'Allioni. Il se mit en rapport avec plusieurs membres de votre Société : le marquis de Spin, qui avait créé les jardins de Saint-Sébastien, si regrettés encore de tous les botanistes; le docte Balbis, l'une de nos gloires scientifiques, et Colla, l'amant passionné de Thémis et de Flore, dont la mort récente laisse à cette Académie l'héritage d'un nom vénéré. Il les attirait successivement dans son manoir, et les charmait par sa cordialité et l'aménité de ses manières. A l'aide de ses illustres amis, à l'aide de ses livres, de ses herborisations, Thomas Valperga, initié dans l'étude de la botanique, rassembla, autour de sa demeure hospitalière, des arbres, des plantes de tous les climats: hôtes aimables qui n'ont pas les instincts cruels des hommes, et qui nous font quelquefois oublier leurs travers.

Echelonnés sur une riante colline, ses jardins, offraient l'aspect d'un paysage alpestre, dont toutes les parties, liées entre elles sans rudesse ou mélangées sans confusion, entouraient sa résidence d'une élégante ceinture. Des arbres, plantés à la naissance ou au mariage de ses enfans, semblaient, pour ainsi dire, affiliés à sa famille. Il

veillait avec amour à leur croissance et à leur santé: chers à ses descendans, ces arbres nourrissent aujourd'hui dans leur cœur le souvenir d'un bon père !

Observés de plus près, les jardins, les parterres, les bosquets, les vergers du château de Valperga, présentaient l'aspect d'un champ de naturalisation et d'expériences, d'où sortirent une multitude de plants, de sujets, de greffes, que leur possesseur éparpillait libéralement dans nos campagnes.

Les collines du Canavais, couvertes de futaies, de pampres et d'épis, les vallées sinueuses de cette contrée si pittoresque, où se cache tant de poésie secrète, l'appelèrent à donner un libre essor à son intelligente activité. Il gravissait gaîement les montagnes, il escaladait les rochers, il arpentait les prairies, les guérêts, les bruyères, pour étudier simultanément la flore, la faune, la géologie du pays, sans aspirer à devenir un naturaliste consommé, mais un *dilettante* des sciences naturelles, dans leurs rapports directs avec l'agronomie.

Il ne suffisait pas, toutefois, à Thomas de Val-

perga de feuilleter le livre toujours entr'ouvert de la nature, ce livre dont l'homme, quelque soit son génie, épéle les lettres sans en lire les mots ; il forma dans l'endroit le plus solitaire de son château, d'où l'œil planait sur une mer de verdure encadrée par les Alpes, une bibliothèque de bons livres, accrue plus tard de celle que lui légua un ami intime de sa famille, le comte de Brusasco. Là, se dérobant aux distractions, aux divertissemens ou à des visites oiseuses, il se donnait à lui-même cette instruction que les maîtres les plus capables ne sauraient procurer. Il admirait dans Bossuet le grand écrivain qui régna sur son siècle à côté du grand roi. Il aimait dans Buffon le peintre de la nature, qui a embrassé tous les âges, tous les êtres, dans leurs harmonies avec Dieu. Il ouvrait tous les jours l'Encyclopédie du XVIII siècle, ce vaste dédale de l'esprit humain. Il goûtait les anciens dans les *Géoponiques*, plus estimés qu'ils ne sont connus de la plupart des agronomes. Il étudiait l'agriculture moderne dans Duhamel du Monceau, dans Arthur Young, dans l'abbé Rozier; l'astronomie et l'équilibre des cieux dans les *Mondes* de Fontenelle ; et enfin

poéte par l'ame, plus que par l'expression, il s'inspirait des *Géorgiques*, l'œuvre la plus parfaite qu'ait enfantée la poésie. La politique aussi, cette science, dans la quelle tout le monde excelle aujourd'hui! le comte Thomas Valperga ne l'étudiait, ni dans les publicistes modernes, ni dans la presse périodique, ce protée qui revêt toutes les formes, ce feu grégeois de la pensée, mais dans les ruches de verre de Réaumur. Il y voyait de belles et bonnes monarchies, exemptes des révolutions qui travaillent périodiquement les peuples, comme si la civilisation fût soumise à un système de rotation, entremêlée de stériles jachères.

Quelquefois, battant les sentiers perdus de la métaphysique, notre bibliophile explorait le terrain des penseurs de l'école allemande; mais il revenait vîte à Varron, à Columelle, à Crescenzi, à Olivier de Serres; et il s'accusait du temps qu'il avait dépensé à lire d'autres ouvrages, comme d'un vol fait à ses maîtres. Au lieu de sonder les sources mystérieuses de la pensée, il étudiait les écrivains qui en ont fait l'usage le plus salutaire, et s'interdisait les auteurs qui n'aspi-

rent qu'à tendre des pièges au cœur ou à la raison.

Dans une situation aussi favorable pour goûter le bonheur, que manquait-il à Thomas Valperga de Chevron, il avait alors vingt-huit ans, sinon cette moitié de soi, qui peut seule compléter l'existence? Son choix s'arrêta sur la jeune héritière d'un nom célèbre à-la-fois dans l'histoire de l'Ordre de Malte, et dans les fastes militaires de la France, mademoiselle Alexandrine de Montcalm.(1) Cette femme, qui joignait les qualités les plus entraînantes du cœur aux charmes sérieux d'un esprit cultivé, fut complice de ses goûts, de

(1) De Montcalm-Gozon, surnommé l'exterminateur du dragon, *draconis extinctor*, pour avoir délivré Rhodes d'un monstre qui désolait cette île, fut élu, en 1346, grand-maître de l'Ordre souverain de S.t Jean-de-Jérusalem.

« Le marquis de Montcalm de S.t Véran, chargé sans secours de défendre le Canada contre des forces souvent rafraîchies et le quadruple des siennes, lutte avec succès pendant deux années; il bat lord Loudon et le général Abercromby. Enfin la fortune l'abandonne; blessé sous les murs de Québec, il tombe, et deux jours après, il rend le dernier soupir (le 2 septembre 1759). Ses grenadiers l'enterrent dans le trou creusé par une bombe, fosse digne de l'honneur de nos armes! Son noble ennemi Wolf meurt en face de lui. Il paie de sa vie celle de Montcalm et la gloire d'expirer sur quelques drapeaux français»

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*

ses bonnes actions, de son entêtement, dirais-je, à faire le bien. Elle s'identifia complètement avec cette vie patriarcale, dénuée d'ambition et toujours utile, que menait Thomas Valperga. Les deux époux goûtèrent ainsi, dans un échange continuel de sentimens les plus sincères, les douceurs de la vie de famille, avec une sorte d'enchantement qui échappe à toute définition; mais qu'on ne peut trop louer, aujourd'hui que l'empire des mœurs domestiques doit être plus que jamais le premier élément et le dernier rempart de l'ordre social.

Tandis qu'Alexandrine Valperga dirigeait avec la plus tendre vigilance l'éducation de sa jeune famille, basée sur ce principe fondamental, qu'il n'y a point de bonheur sans vertu, et point de vertu sans religion, Thomas Valperga partageait son tems entre des lectures solides, l'administration de ses terres et la culture expérimentale des plantes dont il étudiait l'utilité, avant d'en suggérer l'usage aux cultivateurs. Notre agronome mettait, sous ce rapport, le même soin à propager ses moyens d'amélioration qu'à les pratiquer pour lui-même.

Aimé de ses colons dont il aimait l'entretien, parce qu'ils ne sont pas assez savants, disait-il avec Montesquieu, pour raisonner de travers, il les corrigeait avec bonhomie et les sevrait insensiblement des erreurs funestes à la pratique agricole ou à l'économie rurale, sans jamais heurter les saintes et innocentes crédulités du foyer domestique. Arrachés à la routine et à l'ignorance, on citait à la ronde les colons, je pourrais dire les élèves du comte Thomas Valperga, comme des cultivateurs dont la capacité et le zèle méritaient d'être appréciés.

Des prairies artificielles, des pépinières-modèles, furent établies. Il aida à propager la pomme de terre qui, apportée en Toscane sous le règne de Ferdinand II, mit plus d'un siècle à arriver au pied des Alpes. Il perfectionna l'assolement des terres. Il excita la culture des plants de vigne les plus assortis au sol et au climat de nos contrées. L'un des premiers, il donna l'exemple du semis en grand du robinier, aujourd'hui si vulgaire dans nos campagnes. Il tenta divers essais sur l'amélioration de nos arbres fruitiers, et enrichit de nombreux docu-

ments la *Pomone italienne* du comte Gallesio, qui fut aussi l'un des membres les plus illustres de cette Académie. S'il arrivait à notre agronome de se tromper, il voulait que ses fautes servissent d'enseignement aussi bien que ses succès. Livré ainsi de corps et d'ame aux travaux les plus tranquilles, le comte Valperga, toujours chéri et honoré dans sa commune, n'eut pas à craindre le torrent qui débordait autour de lui, à l'époque où le désir d'une liberté absolue menait pas à pas le peuple à l'absolutisme du pouvoir. Jamais d'envieux, jamais d'ennemis. Il était si éloigné des mauvais sentimens qu'il ne les rencontrait chez personne.

Jamais, dans le cours de sa carrière, le comte Valperga de Chevron n'accepta de places lucratives. Il ne remplit d'autres fonctions publiques que celles de membre du conseil municipal de Turin, et de maire du lieu où ses ancêtres avaient exercé leur quasi-royale autorité. Dévoué aux besoins des ses administrés, sans aucune idée d'intérêt personnel, le premier fonctionnaire de la commune rurale de Valperga trouvait dans sa modeste magistrature une sphère d'ac-

tivité selon son cœur. Il se regardait plutôt comme un pacificateur chargé d'adoucir les misères du peuple, que comme le représentant d'intérêts politiques quelconques. Oublieux des services qu'il rendait, il ne trouvait d'ingrats nulle part.

Avide de voir et d'apprendre, M. Valperga de Chevron épanchait parfois le regret de n'avoir pu explorer des régions éloignées ou inconnues, d'où il eût rapporté des conquêtes utiles à l'agriculture européenne. Le don d'une plante utile semblait à Valperga de Chevron, comme à Bernardin de Saint-Pierre, plus précieux que la découverte d'une mine d'or, et un monument plus durable qu'une pyramide(1), plus durable aussi, ajouterai-je, que les lois les plus habilement conçues. Les combinaisons des hommes, nous le voyons messieurs, sont passagères comme eux: les dons de la nature, une fois acquis, sont impérissables.

Notre agronome visita seulement la France et l'Allemagne: l'une le pays de l'action, l'autre le pays de la pensée. La première, il la vit à l'époque où le vainqueur des Pyramides et de Marengo, vainqueur aussi de l'anarchie, s'éleva sur le trône de

(1) Bernardin de Saint-Pierre: *Voyage à l'Ile-de-France*, lett. XIII.

Charlemagne; la seconde, quelques années plus tard, sous le règne agité de François II. Le but du comte Valperga de Chevron ne fut pas d'aller brûler son grain d'encens aux pieds du demi-dieu, lui qui n'avait encensé que le malheur de ses princes. Il voulut profiter de la solennité qui concentrait l'Europe entière à Paris, pour y observer ce peuple de personnages de tous les rangs, venant saluer le plus grand homme du siècle, des siècles peut-être ! Le Jardin des Plantes, avec ses riches collections, le Musée d'Histoire naturelle avec ses vélins de Redouté, les parcs de la Malmaison, les serres de Cels, tous ces vastes dépôts des richesses de la nature, piquèrent plus sa curiosité que les magnificences du Louvre, des Tuileries ou de Versailles. La métropole de l'Autriche l'intéressa vivement, sous le double rapport de ses institutions scientifiques et humanitaires. Il y fut témoin de l'intérêt personnel que le monarque portait aux travaux de la Société impériale d'Agriculture; et il observa partout en Allemagne avec quel soin l'industrie était dirigée vers deux sources inépuisables de bien-être : la terre et le travail.

Reçu d'abord, en 1809, parmi les membres honoraires de la Société royale de Turin, à laquelle a succédé cette Académie, et élevé, en 1817, au rang de membre ordinaire que lui assignaient ses travaux, sa science et les services qu'il avait rendus à l'agriculture piémontaise, le comte Thomas de Valperga ne se reposa jamais sur le fauteuil académique. Du sein de cette paix si douce, si vivement sentie, dont il jouissait dans ses domaines, notre laborieux collègue laissa couler de sa plume quelques écrits dont vous avez enrichi vos annales. Le rappel que je vais en faire, dans l'ordre de leur publication, est le plus digne tribut que je puisse offrir à la mémoire de l'agronome du Canavais.

Je rappellerai, en premier lieu, le mémoire que M. Thomas de Valperga fit imprimer, en 1810, sur le sucre de raisin et sur la culture du coton. Ce mémoire, adressé au préfet du département de la Doire, duquel dépendait l'ancienne province du Canavais, tendait à seconder les efforts de Proust et de Parmentier, qui, à l'époque du blocus continental, voulurent suppléer à la rareté du sucre de canne par le sucre de

raisin. M. de Valperga donna à l'extrait sucré du moût de raisin, que M. Dumas a désigné, depuis lors, par le nom de glucose, toute la perfection qu'on pouvait espérer, à l'origine d'une telle découverte. Cette industrie, qui eût accru assurément la valeur de nos vignobles, cessa bientôt, quand on se mit à exploiter la betterave, et surtout, lorsque le retour de la paix maritime fit tomber à très-bas prix le sucre des colonies. Ce mémoire se termine par des observations pratiques sur la difficulté de naturaliser le cotonnier herbacé, sous notre latitude, quoique la chaleur de quelques étés exceptionnels permette aux capsules de cette plante d'arriver parfois à maturité. M. de Valperga cultiva, entre autres espèces, le cotonnier de Siam à soie jaune, qui, introduit en Sardaigne, y est fort recherché aujourd'hui par les manufacturiers de cette île.

En 1814, vous insérates, messieurs, dans votre *Calendrier géorgique*, une notice de quelques pages sur la culture du mûrier par boutures, que M. de Valperga vous avait adressée. Malheureusement ce procédé ne s'adapte guères qu'aux variétés à bois tendre, tels que le mûrier des

Philippines, et le mûrier *Lou* que je considère comme un produit accidentel du semis de ce premier.

En 1824, notre habile horticulteur vous donna lecture d'un mémoire que vous fites imprimer. Celui-ci, rédigé en langue italienne, comme tous ceux qu'il écrivit, depuis le retour de notre nationalité, traite de la culture de l'oranger, dont il décrit douze espèces ou variétés permanentes qu'il élevait, depuis longtems, avec succès. L'auteur parle rapidement de la culture de l'oranger, de la manière de le greffer, de la cueillette de ses fleurs et de ses fruits. Il signale, pour transporter les greffes à de grandes distances, un procédé qui lui a toujours réussi. Ce procédé consiste à introduire les greffes dans un tube de fer-blanc que l'on remplit de miel liquide. Les divers envois que M. de Valperga fit outre-mer ne subirent aucune altération.

En 1830, le comte Valperga publia un nouveau mémoire que votre Société honora encore de son suffrage. Celui-ci traitait de la préparation du vinaigre, d'après les méthodes nouvellement perfectionnées en France, qu'il avait lui-

même expérimentées. On y trouve le catalogue des herbes et des aromates les plus propres à parfumer le vinaigre de toilette, et à communiquer au vinaigre de table une agréable saveur.

Cette même année (1830), l'hiver fut si rigoureux que le thermomètre de Réaumur, descendu à 14°, à l'Observatoire royal de Turin, et jusqu'à 17°, dans le Jardin de cette Académie, exposa un grand nombre de végétaux à succomber à l'action du froid, ou en partie ou en totalité. Notre observateur ne négligea point, dans cette circonstance, de constater l'influence d'un hiver aussi rude sur la végétation du pays qu'il habitait. Parmi plus d'une centaine d'arbres, d'arbustes, indiqués dans ce mémoire, vous apprites, messieurs, que, sous l'action prolongée de la température signalée plus haut, l'amandier à fleurs doubles (*Amygdalus communis* fl. pl. L.), le caroubier (*Ceratonia siliqua* L.), l'azédarach (*Melia sempervirens* W.), le myrthe (*Myrtus communis* L.), le nerprun alaterne (*Rhamnus Alaternus* L.), le romarin (*Rosmarinus officinalis* L.), avaient péri complètement, tandis que d'autres arbres

ou arbrisseaux avaient résisté à l'effet du froid, tels que le catalpa de Virginie (*Tecoma radicans* Juss.), l'arbre de Judée (*Cercis siliquastrum* L.), le noyer d'Amérique (*Juglans nigra* L.), la spirée du Japon (*Kerria japonica* DC.), le magnolier à grandes fleurs (*Magnolia grandiflora* L.), le magnolier discolor (*M. discolor* Vent.), le pistachier sauvage (*Pistacia Terebinthus* L.), le groseiller à fleurs d'or (*Ribes aureum* Pursh), le jujubier commun (*Zizyphus sativa* Guert.). D'autres arbres souffrirent du froid, sans cesser d'exister, tels que le cyprès pyramidal (*Cupressus sempervirens* L.), le figuier commun (*Ficus carica* L.), le laurier d'Apollon (*Laurus nobilis* L.), l'olivier franc (*Olea europaea* L.), le cèdre du Liban (*Pinus Cedrus* L.), le pin maritime (*Pinus maritima* L.), le pin pignon (*Pinus pinea* L.), le pin du Lord (*Pinus Strobus* L.), le pin odoriférant (*Pinus Taeda* L.), etc.

En 1831, M. de Valperga vous offrit, en forme de lettre adressée au Directeur de votre Jardin, quelques observations sur la culture et le produit du lin de Livonie ou lin de Riga. Cette variété du lin ordinaire (*Linum usitatis-*

simum L.), dont le baron Florio, notre compatriote, avait adressé à ce dernier, de Saint-Pétersbourg, plusieurs boisseaux de graine, lui donna les résultats les plus favorables. Mais il ressort de l'essai que j'ai fait dans votre terrain d'expériences, qu'il est nécessaire, si l'on veut conserver le lin de Livonie avec les qualités qui le distinguent, d'en renouveler la graine tous les trois ou quatre ans. Ce lin, par la finesse de son fil, vous donna, messieurs, une idée de celui que Pline mentionne, lorsqu'il dit que, dans les environs du Pô, l'on fabriquait, de son tems, des étoffes avec du fil aussi fin que celui d'une toile d'araignée (1).

M. de Valperga, en 1837, jaloux de répondre à l'appel que fit votre Société, pour implanter, dans les États du Roi, une des plus belles découvertes de la chimie agricole, la fabrication du sucre de betterave, rédigea un très-bon mémoire sur la culture de cette plante, et l'extraction du sucre qu'elle renferme. Le but de notre agronome

(1) PLINE : *Hist. natur.*, XIX, 1.

fut de prouver, avec le langage des faits, que la betterave, cultivée en Piémont, donne, soit en racines, soit en matière sucrée, des produits qui ne le cèdent en aucun point à ceux que l'on obtient dans les terres les plus fertiles de la France, de la Belgique et de l'Allemagne. Les échantillons de sucre brut et raffiné que M. de Valperga présenta à l'Exposition publique des produits de l'industrie nationale de 1838, valurent à leur auteur une honorable mention de la part de la Chambre royale d'agriculture et de commerce. Par malheur pour notre prospérité rurale, l'importation du sucre exotique, favorisée par une réduction inattendue sur le droit qu'il payait à son entrée dans les États sardes, paralysa l'essor que prenait la production du sucre indigène. Mais, aujourd'hui qu'un ministère spécial est chargé de présider aux intérêts de l'agriculture et du commerce des États constitutionnels du Roi, espérons que cette riche industrie qui, en France, d'après les relevés les plus exacts, a produit, dans l'année qui vient de s'écouler, quinze millions de kilogrammes de sucre de betterave, ou près de six millions de

plus que dans l'exercice antérieur, espérons, dis-je, que cette industrie, basée sur la culture d'une plante sarclée, si appropriée à l'assolement de nos terres, recevra une impulsion nouvelle. Cette industrie profitera, dès-lors, des améliorations qu'elle n'a cessé de recevoir, en France, comme en Allemagne, depuis l'époque où nos premières tentatives furent si malheureusement interrompues.

Tel est le vœu que nous devons former, au sein de cette Académie, en examinant toutefois, dans nos laboratoires, s'il ne convient point à nos intérêts agricoles et industriels de substituer la citrouille (*Cucurbita Pepo* L.) à la betterave, dans la fabrication du sucre indigène. A Zambor, et dans d'autres localités de la Hongrie, on commence à exploiter cette cucurbitacée, afin d'en extraire le sucre que sa pulpe contient. Cent kilogrammes de citrouilles donnent autant de sucre que cent kilogrammes de betteraves, et un arpent de terre produit, en poids, trois à quatre fois plus de citrouilles que de betteraves. Ces premières acquièrent parfois un développement si prodigieux qu'on en voit qui pèsent jusqu'à un quintal

métrique. Cette plante vient, vous le savez, messieurs, dans tous les terrains, même les plus médiocres. Son rendement est, en général, de quatre à cinq pour cent de sucre. L'extraction en paraît plus facile que de la betterave.

Dans les années suivantes, M. le comte Valperga, appelé par vos suffrages à succéder, en qualité de Président de votre Société, au marquis Lascaris, que la mort vous avait enlevé, ne discontinua pas de faire d'intéressantes communications à cette Académie. Il vous entretint de l'espoir qu'il avait d'acclimater le néflier du Japon (*Mespilus japonica* L.), dont je n'ai vu mûrir le fruit nulle part, si ce n'est au Jardin de la marine de Toulon. Il vous parla de la culture de l'*Oxalis crenata*, originaire du Pérou, et du sarrasin tinctorial (*Polygonum tinctorium* L.), dont la multiplication ferait de cette plante une conquête précieuse, si jamais l'indigo cessait d'alimenter les besoins de notre industrie.

Je ne m'étendrai pas plus long-tems sur les travaux agricoles de notre laborieux académicien. Ses modestes écrits, modestes comme lui-même, qu'il répandait toujours d'une main gé-

néreuse, offrent un mérite digne de remarque, aujourd'hui que les mots, en général, tiennent plus de place que les choses : celui d'être rédigés avec une simplicité qui met le savoir au niveau des plus simples intelligences.

Le comte Valperga de Chevron préparait de nouveaux écrits, lorsqu'à la suite d'une chûte qu'il fit, en ébranchant un arbre séculaire de ses jardins, une fièvre inflammatoire arrêta pour jamais le cours de ses travaux. Résigné à mourir, parce qu'il le faut, Valperga de Chevron expira, le 2 août 1844, au milieu de tout ce qu'il aimait, pouvant dire comme Bayard : Je sens mon ame fuir, contente d'elle-même ! Son ame remonta avec confiance au sein de l'Éternel, et son corps fut inhumé dans la demeure sépulcrale de ses aïeux, le plus près possible des êtres dont il avait reçu la vie.

Bon et confiant jusqu'au plus entier abandon, né avec un cœur facile à lire, généreux sans songer à l'être; aimant par besoin et jamais par calcul ; oubliant le mal qu'on lui avait fait, et n'y répondant que par le bien qu'il pouvait faire. Toujours modéré, sauf dans l'amour du

bien; attaché par devoir comme par raison à son prince, à la foi de ses ancêtres, au dieu de sa mère ; ami tendre, fidèle et discret, qui le sut mieux que le trop faible interprète de vos justes regrets, lui dont le cœur, souffrez cette expression, fit toujours si bon ménage avec le sien ! Tel fut le comte Thomas Valperga de Chevron. Il a joui, durant trente-cinq ans, au sein de cette Académie, de l'estime due à son caractère et à ses utiles travaux. Il a fait le bonheur d'un fils que la magistrature piémontaise s'honore de posséder, et de trois filles, dont *l'ame moulée au patron* de leur père, nous offre le brillant reflet de ses vertus. Heureux au milieu de ses colons, qui le pleurèrent comme leur bienfaiteur et leur ami, le comte Thomas Valperga nous rappelait ce bon vieillard des bords du Galèse, dont l'inimitable traducteur des *Géorgiques* a dit avec tant de charme :

« Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
Lui donnaient le bonheur qui s'enfuit loin des rois ».

335283

AMM. PROV. DI TORINO
№ 1563
BIBLIOTECA